Expéditions internationales

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **1 (1879)**

Heft 9

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-131331

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

dont l'indépendance est universellement reconnue, d'un État ami, d'un État qui remplit loyalement ses engagements envers nous, nous n'avons d'autre devoir à remplir, d'autre politique à suivre que de traiter le Maroc, qui est relativement faible, comme nous traiterions l'État le plus puissant. »

L'agitation des esprits dans cet empire a déterminé le Dr Lenz à renoncer provisoirement à son projet d'exploration du pays des Schischuauns. Il s'est rendu à Fez, où le sultan a mis une maison à sa disposition. Espérons qu'il continuera à trouver partout le même bon accueil sur sa route vers Méquinez et Maroc.

EXPÉDITIONS INTERNATIONALES

Après avoir annoncé, dans notre Bulletin mensuel de décembre, l'heureuse arrivée de M. Cambier à Karéma, nous pouvons donner à nos lecteurs quelques détails sur sa marche de Tabora au Tanganyika, d'après le rapport qui nous arrivait au moment de mettre sous presse notre dernier numéro. (Voir la carte publiée avec le n° 8.)

Comparée à son voyage de la côte à la capitale de Mirambo, et à celui de M. Popelin, chef de la seconde expédition, jusqu'à Tabora, la dernière marche de M. Cambier a été lente et difficile. Il ne faut pas en chercher la cause dans la nature du pays traversé ou dans l'hostilité des populations, mais uniquement dans le fait des porteurs, de leur inexactitude, de leur opposition à suivre la route convenue, et de leur désertion. Sans doute la présence de M. Broyon, pendant la première partie du voyage, avait prévenu ces ennuis, mais nous ferons remarquer que, de la côte à Tabora, M. Popelin n'a eu aucune désertion de porteurs, tandis que, dès le départ de ce dernier endroit pour Karéma, M. Cambier dut recourir quatre fois à l'intervention d'Abdallah-ben-Nasib, gouverneur de l'Ounyanyembé, pour obtenir de lui des soldats qui fissent marcher les porteurs. Et quand les soldats sont partis, après que la caravane est arrivée dans l'Ougounda, nouveaux prétextes des porteurs pour ne pas se remettre en route, nouvelles exigences et nouvelles conditions, au point que M. Cambier ne peut devenir maître de ses gens qu'en faisant enchaîner un des chefs d'une bande de 60 porteurs, dont 58 s'étaient échappés. Grâce à ce moyen énergique, M. Cambier put vaincre les appréhensions que leur causait sans doute le fait que la route à suivre

leur était inconnue, et la caravane put traverser, sans incident fâcheux, le Manyara, l'Oukamba, et la Mouarou, immense plateau sablonneux, où les ondulations du terrain sont presque insensibles, et qui est couvert de forêts de *miombos*, au milieu desquelles les villages sont placés comme des oasis. Avec l'écorce de cet arbre les indigènes fabriquent leurs cordes, leurs pirogues, les paniers dans lesquels ils conservent le grain, même leurs vêtements, tandis qu'ils en emploient le bois à la construction de leurs huttes et des retranchements dont ils les entourent.

Le sultan de l'Ounyanyembé avait remis à M. Cambier des lettres de recommandation pour son frère Simba, souverain de l'Ousavira, dont le village de 2 à 3,000 âmes est le plus considérable de ceux que M. Cambier a vus en Afrique. Il trouva chez Simba le chef d'une troupe de 300 chasseurs d'éléphants, Matumula, véritable souverain de Karéma, le titulaire actuel, Kangoa, lui devant son pouvoir; aussi s'efforça-t-il de se le rendre favorable par des présents, et Mutumula lui promit de le faire accompagner par quelques-uns de ses gens, de le faire présenter au sultan de Karéma, comme son ami, avec recommandation de l'aider en toute circonstance.

En quittant l'Ousavira pour entrer dans l'Ougala, la caravane vit sa marche ralentie par le passage de la Msagina, rivière marécageuse de 100 mètres de large, puis par les crevasses dont est entrecoupée en tous sens la plaine de Liowa. Mais, à mesure qu'elle avançait le pays devenait montagneux et boisé. Bientôt elle arrivait à la ligne de partage des eaux du lac Rikoua et du Tanganyika. Le 11 août, du haut d'une chaîne assez élevée, les voyageurs aperçoivent le terme de leur voyage; le lendemain ils atteignent Karéma, à l'extrémité de la vallée de Wandolo. Il y a quelques années, ce village était situé à 3 kilomètres au delà de l'emplacement actuel, mais, dit M. Cambier, les eaux l'ayant envahi, par leurs empiètements successifs, les habitants ont dû chercher un refuge à la distance où s'élève le village actuel.

Le renseignement fourni par M. Cambier confirmerait l'ancienne hypothèse de Stanley, qui voyait dans le Tanganyika un lac alimenté par les eaux de cent rivières, élevant son niveau d'une manière constante, et qui, lorsqu'il aurait monté suffisamment, enlèverait seuil, banc de sable et radeau herbeux à l'entrée du Loukouga.

On se rappelle que, lorsque Cameron voulut descendre le Loukouga, il se heurta à un amas de végétation flottante qui l'empêcha d'aller plus loin. A l'époque du premier voyage de Stanley, les natifs ne croyaient pas que le Tanganyika eût d'émissaire, et, d'après plusieurs témoigna-

ges, le Loukouga devait se verser dans le lac. Mais lors de son second voyage, en juin 1878, il avait déjà pu constater un exhaussement considérable des eaux du lac : des palmiers qui, en novembre 1871, croissaient sur la place du marché d'Oudjidji, se trouvaient, en juin 1876, dans le lac, à plus de 30 mètres de la rive, et l'ancienne grève était recouverte d'eau sur une largeur de plus de 60 mètres. Sans doute le niveau auquel l'eau monte pendant la saison des pluies doit être notamment plus élevé que celui où il redescend pendant la saison sèche. Le missionnaire Hore, de la station de Kaouelé, près d'Oudjidji, qui a exploré le Loukouga l'année dernière, écrivait récemment que pendant le mois de mai, après que les pluies avaient cessé, le lac avait baissé de $0^{m},713$.

M. Cambier n'a pas rencontré le Rougoukou de Stanley (Mousamvouira de Cameron), qui serait le déversoir naturel des eaux du Rikoua dans le Tanganyika, mais il pense qu'à la saison des pluies les eaux du Rikoua peuvent inonder la grande plaine de Liowa et trouver une issue à travers la crête côtière du Tanganyika. Quelque grandes que puissent être les différences de niveau de ce dernier aux deux saisons, sèche et pluvieuse, on peut admettre comme pleinement confirmée l'idée de Stanley; le Tanganyika s'est élevé d'une manière constante, de manière à trouver dans le Loukouga son émissaire naturel. M. Hore l'a descendu en canot jusqu'à la barrière Mitouansi, décrite par Stanley, et a trouvé qu'elle avait été emportée. Du sommet du Kijanga, il a vu la rivière couler à l'ouest, aussi loin que la vue peut s'étendre dans la direction du Loualaba.

M. Cambier a joint au rapport sur sa marche quelques renseignements sur la culture et les produits du sol des régions qu'il a traversées. Une lettre du 24 septembre, de Karéma, annonce qu'il a commencé la construction des bâtiments de la station qu'il a mission de fonder; les travaux d'observations, de levers de plans et de collections devaient venir après [1].

La seconde expédition, heureusement arrivée à Tabora, aura pour guides les porteurs de la première; elle pourra profiter des croquis de l'itinéraire suivi par celle-ci, et des indications sur les ressources des contrées traversées, que M. Cambier a eu soin d'envoyer à M. Popelin. Ce dernier comptait laisser à Tabora le Dr van den Heuvel, pour assurer l'arrivée de ses ravitaillements et de ceux de M. Cambier.

[1] Le Bulletin de la Société belge de géographie (1879, n° 6) contient une monographie de Karéma, rédigée par M. A.-J. Wauters, d'après les données de Livingstone, Burton, Cameron et Stanley.

L'expédition des éléphants conduite par M. Carter, arrivée à Tabora en même temps que M. Popelin, avait perdu un second éléphant pendant la traversée de l'Ougogo. Mais les deux survivants étaient plus vigoureux et mieux portants qu'au moment de leur arrivée à Mpouapoua, ce qui paraîtrait prouver que l'éléphant résiste aux morsures de la tsetsé.

La caravane de MM. Cadenhead, Burdo et Roger a quitté Zanzibar le 25 janvier; elle comprend un certain nombre d'ânes de grande taille, dont MM. Sanford et Mackinnon ont généreusement fait don à l'Association, pour en tenter l'emploi comme bêtes de somme.

LES CHEMINS DE FER DE L'AFRIQUE AUSTRALE

Découverts en 1486 par le navigateur portugais Barthelomeu Diaz, les pays de l'Afrique australe qui forment aujourd'hui la colonie du Cap ont été occupés, de 1652 à 1806, par des boers hollandais, qui n'ont pas su leur faire acquérir une grande importance. En revanche, depuis 1806, époque de la prise de possession par l'Angleterre, la contrée, n'a cessé de prospérer et de prendre un meilleur rang parmi les colonies britanniques.

Ce n'est pas cependant que son sol soit très fertile; l'eau manque souvent, et la sécheresse donne pendant plusieurs mois aux *karrous* ou plateaux intérieurs l'aspect de vrais déserts. Ce n'est guère que pendant deux mois que ces plateaux sont couverts de végétation; elle y est alors exubérante et l'on y rencontre de grandes troupes d'autruches, de buffles et d'antilopes; mais pendant le reste de l'année la presque totalité de ces espaces est inhabitable, et c'est pour cela que, dans la carte qui accompagne cet article, de larges étendues de pays ne renferment aucun nom de ville ou de village. En outre, l'ouverture du canal de Suez, en 1869, a considérablement amoindri l'importance commerciale de la ville du Cap, autrefois l'étape obligée des navires qui se rendaient aux Indes ou qui en revenaient.

Malgré des conditions aussi défavorables, l'Angleterre n'a pas désespéré de sa colonie. Les émigrants anglo-saxons ne pouvant faire produire au sol que quelques plantes, parmi lesquelles la vigne occupe le premier rang, se sont rejetés sur les mines, qu'ils exploitent avec ardeur; les marchands, de leur côté, se voyant dans l'impossibilité d'accaparer le commerce des Indes, se sont tournés vers les contrées centrales encore vierges, qu'ils vont civiliser et rendre productives.